

DU TRAVAIL SOCIAL POUR QUI ?

Bernard ROBINSON

Institut Supérieur d'Enseignement Libre Liégeois – ISELL

robinson@skynet.be

Introduction

- 1) **Qui est le sujet du travail social ?** Quelle représentation se fait-on du client, du bénéficiaire, du résident, du pensionnaire, de l'assisté,... On s'est préoccupé de le nommer, de mieux le dénommer, de ne pas le nommer. Mais ces tentatives d'euphémismes ne changent pas la représentation qu'on s'en fait. Comment les professionnels et les décideurs construisent-ils **une image** du destinataire de l'aide sociale proposée ? Probablement à partir des présupposés qui régissent le fonctionnement social actuel de la démocratie et des exigences de l'économie marchande. La contractualisation du rapport et de l'aide ne construit-elle pas, en effet, un sujet citoyen responsable, capable d'échange à égalité, susceptible de payer sa dette comme tout le monde et de participer à son tour au grand système de contractualisation, de marchandage, etc. : **un sujet adulte normal**. L'image même, sans doute, du professionnel de l'action sociale. Sans déconstruction scientifique, on retombe nécessairement dans ses ornières bien pensantes et moralisantes.
- 2) Je me souviens de ce mémoire d'un étudiant éducateur qui avait fait un projet de mise en autonomie d'une personne handicapée mentale adulte : appartement seul, petite cuisine, lave-vaisselle, lave-linge... le pied ! le rêve ! L'étudiant était étonné que la personne en question n'était jamais dans son appart, mais campait, dès huit heures du matin, dans la cafétéria de l'ancienne institution. Autonome, indépendant, normalisé, mais pas heureux du tout !
- 3) Il y a quelques années, Dartiguenave et Garnier ont publié « *L'homme oublié du travail social* ». Pour ceux qui se posent des questions de fond, préalables à toute approche sociale professionnelle, c'est détartrant ! Il y a une urgente nécessité de questionner les modèles implicites, sur la base desquels on élabore des stratégies sociales pour pallier aux dysfonctionnements de l'échange social et de la nécessaire solidarité. Les suggestions de base de ce modèle épistémologique viennent de Jean Gagnepain : « *Traité d'épistémologie des sciences humaines* ». Je me suis mis à réfléchir à partir de cette déconstruction, et il n'a pas fallu longtemps pour que je croise une autre déconstruction épistémologique de l'« *anthropos* » : celle que Jacques Schotte avait permise à partir du schéma pulsionnel de Szondi à Louvain.
- 4) La leçon épistémologique se résume en une formule : « **Il n'y a pas de fait clinique (ou social) spontané. Les faits dépendent toujours du filet avec lequel on les attrape...** ».
- 5) Avec quel filet attrape-t-on l'homme, le sujet du travail social ? Mais aussi, et dans la foulée de la même déconstruction, cette fois pédagogique, avec quel filet attrape-t-on l'étudiant, futur travailleur social. Comment le formate-t-on ? Comment l'invente-t-on ?

L'homme responsable

Un des modèles que j'ai vu traîner dans les écoles sociales et les écoles d'éducateur, mais aussi dans le quotidien des travailleurs sociaux, c'est **le modèle de l'homme responsable**.

Les étudiants doivent être responsables. Les assistés doivent être traités comme des gens responsables. Qu'est-ce que c'est cette responsabilité ? Ce n'est pas parce qu'on est sorti d'une image dévalorisante du bénéficiaire, l'assisté des dames patronnesses, qu'on doit se précipiter sur le modèle antagoniste du citoyen responsable, sans interroger les soubassements psychologiques et sociaux d'un tel modèle. C'est là qu'une analyse de ce qu'est l'homme, c'est-à-dire une anthropologie, devient intéressante. **Qu'est-ce qui s'engage de l'homme dans la question de la responsabilité ?** Ce qui vient immédiatement à l'esprit c'est un modèle psychologico-pédagogique développemental : l'enfant n'est pas responsable, l'adulte le devient, le citoyen doit l'être. Être responsable c'est le sommet de la normalité humaine, avec les notions d'autonomie, d'adaptation, d'intégration, de normalité, d'être adulte, etc... Cela devient vite moral, voire moralisateur.

Dans un de mes deux modèles, être responsable **c'est accepter la prévalence du collectif sur l'individuel**, c'est **assumer son histoire et sa castration**, et prendre une place créatrice dans l'échange social au bénéfice de la culture et de la civilisation. Pas moins. La question principale de mon analyse c'est que pour ces modèles, **être responsable est en soi problématique** ; c'est-à-dire que c'est ce à quoi on voudrait toujours arriver, sans jamais y parvenir. Prendre la responsabilité comme objectif du travail social, c'est à la fois nier la socialité et tenter de former une élite.

Je pense donc que dans la plupart des modèles qui régissent les méthodes et les missions des travailleurs sociaux, **l'homme visé, le client, le bénéficiaire, est oublié**. Et forcément, le même risque d'être oublié se retrouve dans la formation des travailleurs sociaux.

Le formatage qui s'est imposé à tous, y compris aux travailleurs sociaux et à la plupart des centres de formation, c'est celui qui permet le découpage en unités abstraites, additionnables et échangeables. C'est ce qui préside au fonctionnement social sur le modèle de l'échange de marchandises auquel la mathématique convient si bien, parce qu'elle peut fonctionner sur un modèle binaire. Je ne dévalorise pas cela, c'est une modalité de notre humanité, par exemple nos muscles moteurs sont répartis selon un modèle binaire : agoniste-antagoniste.

Il serait intéressant de ramener dans le champ qui nous occupe, d'autres modalités de base de notre humanité, oubliées des grands modèles classiques.

Différentes modalités du lien social

Le modèle louvaniste m'a amené à proposer quatre modalités d'être en rapport social : **la masse, le couple, le groupe, le sujet**. Ces quatre modalités d'être social génèrent quatre couples de rapports :

- 1) « Partager », ou être en accord et en désaccord, qui fonde une entité comme la masse, ou le tout ; la question primordiale est ici d'être dans un tout, par exemple en symbiose, ou en phase. La question du rapport au plaisir (celui de la vie) est centrale. Quand **la masse** se dissout, c'est la panique, l'abandon, le déplaisir, l'angoisse du vide. Nous sommes dans le monde phénoménal du **sentir**. Le sentir, comme rapport au monde. Sentir est un monde en soi. Ce n'est pas encore « percevoir », qui implique une objectivation. Dans le sentir le sujet sentant et le monde senti forment une masse indistincte. C'est donc partager, mais dans le sens de partager une émotion, une situation, un espace, un temps, un milieu. Être ensemble dans quelque chose, c'est déjà faire masse.

- 2) « Aimer et haïr », qui fonde le fait d'être investi par quelqu'un, être un sujet aimable ou de n'être rien, un objet jeté. C'est le vocabulaire de l'amour passion : tu es tout ou tu n'es rien. Vous voyez, c'est binaire. Ce qui compte c'est **le couple**, qui fait unité. C'est le monde du **comptage**. Pour compter, il faut des objets, des choses réduites à l'état d'objets. Parfois l'autre est réduit à l'état d'objet, comme dans les dérives du harcèlement moral dans les entreprises actuelles. La logique du monde marchand, c'est un monde d'objets, auquel convient bien la logique binaire. Dans ce rapport d'amour-haine, le sujet disparaît dans son objet, l'un et l'autre sont confondus. Faire couple, c'est ça : c'est disparaître en tant que sujet dans une unité plus grande, englobante et totalisante. On retrouve là les séductions d'Eros, érotiser notre corps unifié, érotiser l'autre, et les affres de Thanatos : être rejeté comme objet non désirable, ne pas être aimé ou n'être aimé de personne. Remarquons la limite même de cette dimension de l'existence : on ne peut pas aimer tout le monde, il y a des gens qu'on n'aime pas, et on ne peut pas aimer tout le temps : tôt ou tard se présentera quelqu'un de plus « aimable » ou de plus « aimant ». Avouons que cette seule dimension peut faire des dégâts, alors même que nous n'y pouvons renoncer totalement, c'est plus fort que nous.
- 3) « Être admis et être refusé » (inclus ou exclus), qui nous met en société ou en marginalité ; ici **le groupe social** existe, avec des règles, des admissions, des droits et des devoirs. Il y a une référence extérieure au sujet et même au couple. Il fait exister autrement aussi, au-delà de soi, au-delà du couple ; le collectif prime. On a toujours peur de ne pas être admis, d'être exclu. C'est, par définition, le monde social qui se profile au-delà de l'individuel. C'est une autre dimension de la subjectivité qui s'amorce ici ; par exemple, avec la différence des générations, le sujet est interpellé dans la dimension éthique : où est le bien ? où est le mal ? Ces questions n'appartiennent pas à l'individu seulement, ni au couple, mais à l'ensemble du genre humain, à l'ensemble de l'humanité. La conséquence affective de cette interpellation éthique, c'est de se sentir coupable, par rapport à un idéal social, ou au contraire, bien dans la norme idéale supposée des autres.
- 4) « Être en histoire » (en généalogie) ou en isolement, en coupure ; c'est la dimension civilisatrice et la dimension subjective proprement-dite : j'accepte ma castration et je m'inscris dans une histoire qui me dépasse. Dans le même mouvement je m'individualise. **Le sujet** est vraiment « *subjectus* », celui qui est supposé. Le danger c'est de se prendre pour soi-même ou de donner la toute puissance aux autres.

Des couples de verbes et des pronoms peuvent nous faire saisir ces quatre dimensions de l'être psychologique et social : aller et venir (c'est la dimension du « on », pronom impersonnel) ; s'approcher-s'éloigner (c'est la dimension du « il », troisième personne, le sujet amoureux dépossédé de son désir) ; entrer et sortir (c'est la dimension du « tu », du sujet interpellé par la loi) ; s'ouvrir et se fermer (c'est la dimension du « je », du sujet qui est confronté à son manque).

Ce qui rend le modèle clinique c'est que chacune des positions peut donner lieu à des **dérives**, éventuellement pathologiques.

- Par exemple dans le partage et l'accord, je peux ne plus supporter de n'être pas en accord, de ne pas avoir de plaisir : par exemple les alcooliques et les toxicomanes. Ou je deviens incapable de vivre en accord de plaisir, comme les déprimés.

- Autre exemple, dans le deuxième plan, réduire l'autre à un objet, un numéro, une érotisation nulle ; c'est la dérive du système marchand, si on n'y prend pas garde.
- Dans le troisième plan, bien connu, c'est l'exclusion des différences et le rassemblement des ressemblances. On s'arrange pour être toujours admis (au dépens de ses désirs), ou on s'arrange pour être toujours exclu, parce qu'on hait le groupe social. Ou bien on peut ne jamais se sentir à la hauteur des exigences sociales, ou se révolter et envoyer tout aux orties.
- Enfin dans le quatrième plan on peut se prendre pour Dieu, ou imaginer une machination globale contre soi.

Rien n'empêche de composer les dérives pathologiques.

L'éducateur, le quotidien et le terrain

Ce qui caractérise la fonction sociale de **l'éducateur social**, ou de l'éducateur spécialisé, c'est qu'il prend en charge la première dimension « oubliée » du travail social, celle du **quotidien**, du **terrain**, de **l'ambiance**, du **partage**, de l'accord et du désaccord ; la question de la **masse**, comme je l'ai appelée tout à l'heure ; je peux aussi dire la question du **milieu**, dans le sens « *éco* » en grec, le milieu, l'environnement, plus précisément : οίκος, la maison, l'habitat.

C'est en effet **la base** de notre existence, là où nous ne sommes pas encore vraiment des sujets ; là où nous ne sommes pas encore en train d'être aimés ou d'aimer ou de ne pas être aimés et de ne pas aimer ; nous ne sommes pas encore dans un groupe social où il s'agit d'être admis ou exclus ; et bien sûr, nous sommes loin d'être responsables de quoi que ce soit.

Tout commence dans la vie par cela : l'οίκος. Il faut d'abord exister dans un monde et faire exister un monde, un milieu, un temps, un espace, un plaisir sur le fond des déplaisirs, ou l'inverse, un déplaisir sur le fond des plaisirs.

Dans cette première dimension de l'existence il s'agit de se faire aller et venir dans la vie, dans les alternances de plaisir et de déplaisir ; il s'agit par exemple de passer d'une ambiance à l'autre, de quitter un plaisir pour un autre, de pouvoir se passer de plaisir, de se mettre en accord avec une situation ambiante, et de supporter les désaccords, les ruptures, les modifications. Il s'agit d'arrêter d'être en activité le soir, pour aller dormir, ou de cesser de dormir, le matin, pour se mettre en activité.

Il n'est pas encore question de relation au sens strict, mais **d'être en phase avec** une atmosphère, première forme de présence au monde, disent les phénoménologues. Se sentir léger ou lourd, vide ou plein, vif ou lent, clair ou sombre, voilà quelques modalités de cet « être au monde ». Aller, comme dans la formule « comment ça va ? » ; une réponse possible : « je me fais aller », ou « ça peut aller ».

Sans doute comprenez-vous qu'il s'agit du premier problème à résoudre pour le nouveau-né. Mais nous pensons que **ce n'est pas seulement une modalité développementale**, qui, dans une perspective génétique, se dépasserait rapidement, mais au contraire d'une **modalité structurale**, qui ouvre notre humanité et à laquelle nous revenons sans cesse, à tous les moments de la vie. La question du plaisir et de l'ambiance ne cesse d'être pour nous problème de base, toujours à résoudre

à nouveau. Par exemple nous y revenons tous les soirs et jusqu'au matin, avec plus ou moins de bonheur.

Nous appelons, à la suite de Szondi, cette dimension de base **la question du Contact**, sans qu'il s'agisse d'être en contact avec quelqu'un, mais d'être en contact, tout simplement, de « contacter ». En contact avec la vie, avec le plaisir, avec le monde... C'est une première façon d'exister : être dans la masse. Le Contact c'est la participation primordiale au grand rythme de la vie et du plaisir. C'est **le règne du « on »** impersonnel, du « ça » ou du « il » impersonnel, comme dans « il pleut ».

A ce niveau là de la vie il n'y a pas de personne au sens strict, **il n'y a personne** : il n'y a pas encore de répondant ; « il y a du plaisir et du déplaisir, il y a des alternances, il y a des sensations ». Les trois personnes de la grammaire (je, tu, il) sont absentes de ce registre de la vie. C'est peut-être ce qui se passe chaque nuit dans notre sommeil. « Ça dort », selon le flux des sensations.

Bien des bénéficiaires du travail social en sont, à un moment ou à un autre, à ce registre premier de la vie. Regardez ceux qui vont et viennent dans les rues des grandes villes, sans but, sans projet, dans la masse. Ils ont l'air attiré par la masse.

Les enfants qui souffrent d'autisme peuvent nous faire comprendre ce qui se passe quand cette modalité primordiale ne fonctionne pas bien. Ils sont constamment à la merci des variations de sensations, parce qu'ils n'arrivent pas à s'accorder, à aller et venir, à quitter, à changer, faute de contenant, apparemment. La masse sert de contenant. Avec cet exemple clinique, tout le monde peut comprendre qu'on est loin de la question du citoyen responsable, du devoir et de la dette, et même de l'amour. Vivre le quotidien avec des autistes, c'est un travail social, pour autant qu'on n'oublie pas cet aspect primordial de notre être au monde.

Tout enfant expérimente facilement ces variations de l'humeur, pouvant passer d'une à l'autre sans transition. Bien avant le problème d'être aimé ou de ne pas être aimé, ce sur quoi vient buter le psychisme c'est l'inévitable **sevrage**, l'inévitable **rupture**, ou l'inévitable **séparation**, la rupture d'accord, la fin du plaisir. Inévitablement le plaisir s'arrête de temps en temps. Comment l'encaisser ? La vie pulsionnelle, comme la vie tout court, n'est en effet pas un flux harmonieux de plaisir éternel. Au contraire, la vie est un flux et un reflux, ceux des excitations pulsionnelles, comme la succession des jours et des nuits, des saisons, des rythmes fondamentaux de la vie ; elle est faite de plaisirs et de déplaisirs. Dans ces mouvements, il faut pouvoir **tenir**, avoir de la consistance, au risque d'être ballotté sans pouvoir se rendre compte de ce qui se passe.

Au début de la vie c'est **l'univers maternel de soins** qui fait figure de consistance, de stabilité ; c'est cet univers qui permet d'échapper à la détresse, au désarroi. Les soins, dans l'univers maternel, ont pour fonction de réguler les variations pulsionnelles excessives, insupportables pour le psychisme de l'enfant. L'apaisement réinsère l'enfant dans la vie elle-même, supportée par quelqu'un d'autre. L'inaisance vient créer un état de besoin, une séparation, une rupture qui exige une satisfaction totale et immédiate.

La clinique du vecteur du contact est une clinique du mouvement, dit LEKEUCHE, du « va-et-vient » de l'excitation à l'apaisement et ainsi de suite. D'ailleurs le mouvement propre au problème du contact fait surgir deux modalités psychiques de base : **l'activité et la passivité**. La pulsion se met en mouvement de vitalité, en activité, à la recherche de satisfaction. Celle-ci se met à l'arrêt, dans la passivité, ne fut-ce que dans l'abandon au plaisir qu'exigent la jouissance et le fantasme.

Rien d'étonnant à ce que le psychisme tente d'échapper à la difficulté en produisant **le fantasme de retour au sein maternel**. C'est évidemment une métaphore. Néanmoins, c'est bien cela qui travaille le toxicomane à la recherche du plaisir constant, indépendant du travail d'érotisation dans le problème suivant.

C'est aussi cela qui nous travaille lorsque nous cherchons à créer un endroit familial où nous reposer, le havre du « chez soi », le « *home* » anglais ou le « *heim* » allemand, où il s'agit de ne rien modifier, de conserver éternellement les mêmes sources de satisfaction. « *Ce que le fantasme de régression au sein articule est le désir d'une adéquation aussi parfaite que possible entre un individu et son milieu.* »

C'est aussi cela qui nous travaille lorsque nous aimons nous laisser inonder **par la musique**. Elle a ceci de particulier **qu'elle nous englobe dans les sensations**, ce que ne provoque pas de la même façon la vue d'une peinture, notamment parce que la musique est basée sur la répétition. Il n'y a rien qui colle plus à la question du Contact que la répétition.

Par contre cette sensation d'englobement, nous la trouvons aussi dans la contemplation du paysage de la nature, montagne, mer ou campagne.

Une autre variation du problème, du traumatisme et du fantasme se trouve dans **les ruptures d'ambiance**. Pensons par exemple à la difficulté de **commencer ou de quitter** une fête, ou à la difficulté du lendemain, lorsque la fête est finie. Il faut repartir dans le train-train de la vie, beaucoup moins intéressant que l'éclatement de la fête. Ce que l'état maniaque incarne (autre variation pathologique possible de ce premier problème) c'est justement cet **idéal du plaisir absolu**, sans fin, obtenu dans la décharge à jet continu.

On trouve le même processus chez le joueur : le besoin de jouer devient irrésistible, et une fois que c'est commencé il n'y a plus moyen de s'arrêter. C'est d'ailleurs une caractéristique des pathologies du contact, sur le versant de la quête effrénée du plaisir : pour eux **il n'y a plus que cela qui compte** ; on est **aux origines de la passion**. On sait que ces états pathologiques impliquent le désinvestissement, heureusement le plus souvent provisoire, de tout investissement relationnel, affectif ou social, et même d'une représentation de soi-même, c'est là le malheur. Les relations familiales peuvent se déglisser, la confiance minimum disparaître, l'investissement professionnel s'altérer, jusqu'à se retrouver seul avec le problème, ce qui est quand même dur à vivre.

Par contre, pour le déprimé, tout est arrêté, la source est tarie et il n'y a plus d'espoir. Il est dans la nostalgie du bonheur perdu, alors que l'alcoolique, le toxicomane et le psychopathe sont toujours polarisés sur le plaisir à venir. Qu'est-ce qui définit l'état dépressif? C'est la perte de l'élan productif de la vie et de la participation à cet élan; c'est l'*anhormie*, c'est l'*anhédonie*. En même temps que l'élan, c'est la possibilité réceptive d'avoir du plaisir qui est perdue.

Le travail psychique qu'exigent la pulsion et le traumatisme débouche fatalement dans le fantasme. Il peut évidemment déboucher dans l'action. Angoisse de séparation, angoisse dépressive, peur de la perte de plaisir, peur du « mauvais milieu ».

Il peut aussi déboucher dans la modalité d'agression propre au problème C : le rejet, le dégoût, dans le sens d'une sensation désagréable qui donne des hauts le cœur, la nausée. La première forme du rejet est l'ennui, bien connue de tout le monde : c'est l'absence de plaisir, qui alerte le psychisme.

Tout ce qui nous éloigne de façon irréversible du flux éternel de la vie, ennui, maladie, vieillissement, approche de la mort, provoque et répète « **le traumatisme de la naissance** » qui nous fait travailler ou nous fait tomber malade, ce qui est encore un travail. N'oublions pas que la théorie des circuits, qui lie les vecteurs les uns aux autres, permet de penser que les troubles de l'humeur peuvent en fait être compliqués par des réactions névrotiques, psychotiques ou perverses.

Pour le **travail social de l'éducateur de terrain**, il s'agit d'examiner les notions mêmes de **quotidien, de milieu, d'ambiance**, qui permettent de théoriser un travail social « de terrain ». Le « **terrain** », lui-même, comme thème premier de notre humanité subjective, qui nous fait **aller et venir** d'abord, dans le mouvement même de la vie, avant de s'approcher et de s'éloigner des autres comme semblables, ou d'admettre et d'exclure ceux qui partagent ou ne partagent pas les mêmes buts. Comment ne pas oublier « le terrain », le « quotidien » dans lequel l'homme se fait et est fait, temps zéro de son « histoire » ? Aller et venir, contacter, être en accord ou en désaccord, l'ambiance, le rythme, l'alternance, autant de paradigmes du quotidien, ce à quoi on a sans cesse à faire, et ce à quoi il faut sans cesse revenir avec les personnes marginalisées qui sont tombées à travers les mailles du tissu social.

Il s'agit donc aussi de tenter de refonder les pratiques **d'espace, de temps, de milieu, de rythme** qui sont à la base de la première dimension du collectif : l'être ensemble, le familial et l'étrange...

Toute pratique institutionnelle doit pouvoir se fonder sur cette première dimension de la socialité et de la vie pulsionnelle. C'est la raison pour laquelle on a trouvé de plus en plus d'éducateurs sociaux dans des lieux où on ne les attendait pas nécessairement : hôpitaux pour enfants, hôpitaux psychiatriques, etc... Parce qu'ils se sont révélés être les seuls capables de prendre en charge cette dimension de l'existence, avant de poser d'autres questions d'intégration, de responsabilité, d'autonomie, etc... C'est par exemple très clair dans l'univers des soins : les médecins, les infirmiers, les assistants sociaux, les kiné, les psys, les logopèdes, les ergothérapeutes ne sont pas compétents pour soutenir l'existence au quotidien, pour soutenir une existence sociale minimum. Il ne s'agit pas seulement de jouer, d'occuper son temps, de chercher un emploi ou un logement, de continuer à aller à l'école, de regarder la télévision, de se promener, mais d'assumer de vivre avec d'autres dans un espace-temps-milieu, avec suffisamment de plaisir, avec de l'ennui aussi ; de « se » faire aller et venir, de « s' » accrocher et « se » décrocher, de rire, de pleurer, de râler, d'aimer, etc... Le quotidien, le familial, le terrain, le milieu c'est le point de départ problématique de tous les décrochés de la vie, de tous les marginalisés sociaux qui n'ont plus de tenue, plus d'allure, d'unité d'eux-mêmes.

Autrement dit, il ne s'agit pas ici de chercher l'autonomie, l'intégration, la responsabilisation, la normalisation, l'adéquation, mais permettre aux gens de s'accrocher à la vie, à leur vie d'humain, à la vie d'autres humains, avec ses variations, ses ruptures, ses rythmes, ses allées et venues, ses jours et ses nuits, ses saisons, sa météo. Ceux qui sont tombés à travers les mailles du tissu social ne peuvent pas se supporter par eux-mêmes. Il faut donc des dispositifs spécifiques pour les supporter.

Par la nécessaire homologie que j'ai posée dès le départ (la formation des éducateurs doit être dans un rapport immédiat d'homologie avec les destinataires, autrement dit, il faut former les étudiants à prendre en compte les dimensions de l'humain qui sont en souffrance chez les destinataires), la question se profile, encore plus difficile, tant l'organisation de l'enseignement supérieur elle-même s'est inspirée récemment des caractéristiques du fonctionnement marchand, de savoir comment on forme des étudiants à s'intéresser à l'ambiance, à l'atmosphère, aux rythmes, aux variations de qualité plutôt qu'aux sommations de quantités, à la subjectivité naissante plutôt qu'à l'objectivation destructrice. Oui comment faire ? alors qu'il est quand même nécessaire d'objectiver quelque chose, de comptabiliser des performances, de compter des heures de formation, etc... ? Bien entendu en créant des dispositifs adéquats, qui intègrent ces dimensions oubliées. Mais pour cela il faut de l'invention institutionnelle, de la souplesse organisationnelle, et surtout être capable de théoriser son action pédagogique, ce qui n'est pas le fort de l'enseignement supérieur.